



Journal d'un artisan

Ole Thorstensen



Gaia

Journal d'un artisan

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Ole Thorstensen

Journal d'un artisan

traduit du norvégien par Alex Fouillet

récit

GAÏA ÉDITIONS

L'éditeur tient à remercier Nicolas Hayet (Hayet Charpentes Bois, à Montfort-en-Chalosse, Landes) pour ses conseils aussi précieux qu'avisés.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
En snekkers dagbok

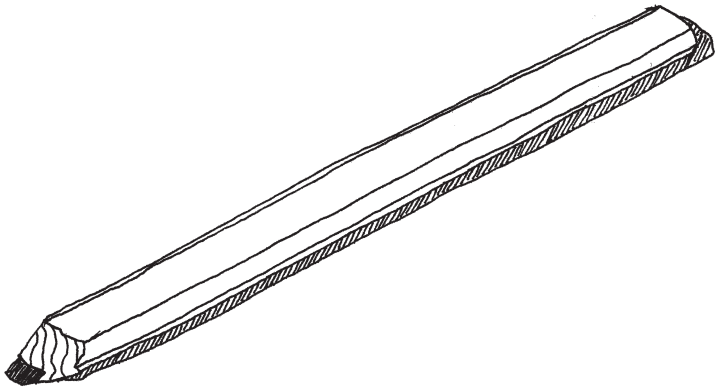
Illustration de couverture :
© stevecoleimages / istock
Composition graphique © Atelier Graphique de l'Association Librairie
Social Club et Camille Lacroix

Illustrations intérieures et en quatrième de couverture :
© Jon Thorstensen and Ole Thorstensen, 2017

© 2015 Pelikanen Forlag
Publié avec l'accord de Copenhagen Literary Agency ApS,
Copenhagen.
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2017

ISBN 13 : 978-2-84720-809-2

*J'aurais pu remercier beaucoup de gens,
mais je ne veux oublier personne.
Torunn Borge est morte, elle vous représentera tous.*



1

Je suis charpentier, titulaire d'un certificat d'aptitude professionnelle et d'un brevet de maître-artisan, ce que la plupart des gens appellent un menuisier.

Ouvrier, j'ai appris le métier ; maître-artisan, j'ai appris à gérer une entreprise. Pour moi, la discipline – le travail manuel à proprement parler – est plus vaste et plus riche que la gestion d'une entreprise ; c'est donc mon certificat d'aptitude professionnelle le plus important.

Une activité professionnelle manuelle n'a rien de mystérieux. Je fais mon travail sur commande, je dépends complètement de la demande, du besoin qu'ont des gens de voir leurs projets se réaliser.

Je suis entrepreneur, un homme d'affaires. Ce sont des mots qu'on emploie pour parler de ce que je fais. Je suis charpentier, c'est ce mot-là que j'utilise, alors je dirige une petite entreprise de charpenterie.

Les petites entreprises du bâtiment effectuent ce que l'on peut appeler des tâches modestes ; les grands entrepreneurs se soucient moins de ce genre de travaux. Ils construisent de nouveaux quartiers, de nouveaux complexes immobiliers, des hôpitaux, des écoles, parfois des jardins d'enfants et de modestes immeubles de bureaux.

Les petits entrepreneurs installent de nouvelles salles de bains, une par une, changent les fenêtres des maisons, construisent des garages. Beaucoup de nouvelles maisons qui sortent de terre sont aussi le travail de petits entrepreneurs, tout comme les supports de boîtes aux lettres. On doit une grande partie de l'entretien et de la modernisation des deux millions et demi ou presque d'habitations norvégiennes aux petits entrepreneurs.

Nous sommes nombreux, on nous trouve partout, alors il va de soi que nous constituons un groupe plutôt fourni.

Nous avons en commun le métier, le travail manuel, et les artisans eux-mêmes sont les mieux placés pour savoir qu'ils effectuent ce travail de façons différentes. Nous sommes rapides, lents, doués, médiocres, aigris, heureux, bon marché, chers, honnêtes, certains malhonnêtes. Tous ces qualificatifs décrivent différentes façons d'exercer l'artisanat.

J'habite dans le quartier de Tøyen, à Oslo, et je travaille pour l'essentiel en ville, surtout dans l'est d'Oslo. Il m'arrive d'aller travailler dans l'ouest, et j'ai eu des chantiers à Ski, Ås et même à Asker, une vingtaine de kilomètres du centre-ville. N'étant pas de la capitale, j'ai appris à la connaître par mon travail. Quand je me promène en ville avec d'autres personnes, je m'arrête parfois pour indiquer un immeuble et expliquer que j'y ai posé une porte, aménagé des combles, que c'est moi qui ai fait la salle de bains dans cette maison. Pour quelqu'un qui n'a pratiquement aucun sens de l'orientation, c'est un bon moyen d'apprendre à connaître la ville, car je n'oublie jamais un chantier.

Je n'ai pas d'employé, pas de bureau, pas d'entrepôt. Mes outils sont dans un placard à la maison, avec l'équipement et les choses qui ne supportent pas le gel, comme la colle. Les vis, les clous et tout le reste du bazar sont au grenier. Mes outils sont un prolongement de moi ; bien m'en occuper fait partie du respect que j'ai pour le métier, pour le travail, pour moi-même.

Mon véhicule, une camionnette un peu fatiguée, est garé là où j'ai trouvé de la place dans la rue. Chaque jour après le boulot, je remonte mon matériel dans l'appartement. Il vaut mieux ne pas laisser les outils dans la camionnette. Les vitres permettent de voir ce qu'il y a à l'intérieur. On constate que le véhicule est vide, ça n'a aucun intérêt de forcer les portières.

Mon appartement est au deuxième étage, ce qui occasionne pas mal d'allers-retours dans les escaliers pour tout porter. J'ai appris à prévoir mes chantiers et à n'emporter

que le strict nécessaire quand je pars, ce qui me fait économiser du temps et de l'énergie.

C'est le salon qui me sert de bureau. L'appartement n'est pas grand, mais j'ai caché les dossiers et les papiers derrière les portes d'une armoire, ça m'évite de les voir plus que nécessaire. Il faut s'occuper de la paperasse, mais c'est épuisant d'avoir son bureau à la maison. Ça donne l'impression d'avoir un gros sac sur le dos, qu'il faut systématiquement ramasser même quand la randonnée est finie. Je n'arrive jamais véritablement au but, à l'endroit où je vais pouvoir me reposer un moment et me retourner sur le chemin parcouru. Quand j'ai terminé mon travail, l'aspect manuel, je dois ouvrir l'armoire et en sortir le dossier de papiers, mettre en route l'ordinateur et payer la TVA, écrire des mails, archiver les documents, remplir des formulaires, établir des prévisionnels. Les heures que je dois passer à ces tâches sont longues, beaucoup plus que celles que je consacre à des matériaux et des outils.

Mon entreprise est une entreprise individuelle qui ne fait pas de distinction nette entre le professionnel et le privé. Je suis en contact physique avec les outils et les matériaux que je manipule et je suis indissociable de l'économie et du résultat de mon travail. Les liens qui existent entre moi et ma perceuse, ma camionnette, le sol que je pose, la maison que je construis et la comptabilité, sont étroits.

L'intensité de ces relations peut parfois atteindre une certaine violence, mais ce n'est pas toujours négatif. C'est une sensation très forte de penser que ce que je fais a une grande importance pour moi aussi, pas seulement pour les clients qui me demandent de leur construire un logis. Je suis vulnérable tant sur le plan professionnel qu'économique, sans la protection que la plupart des gens considèrent comme acquise dans le cadre d'un quotidien professionnel.

Je gagne mon pain en fabriquant quelque chose de durable qui peut être échangé et démolí. Ça fait aussi partie de ma

profession. Ce dont nous nous entourons est tout à fait décisif pour nos vies, mais futile aussi, en conséquence de quoi on peut dire que ça s'est bien passé, il n'y a pas eu mort d'homme, quand la cathédrale a entièrement brûlé.

Le chantier qui m'occupe en ce moment dans le quartier de Kjelsås touche à sa fin ; encore trois semaines et je n'aurai plus rien de prévu dans mon agenda. C'est toujours pareil : je vais travailler pour construire Dieu sait quoi, et en même temps, je recherche activement mon chantier suivant.

Je suis installé dans mon salon. La chaîne diffuse Captain Beefheart tandis qu'au-dehors, la soirée de novembre est froide et humide. La journée précédente a été longue, alors c'est fort à propos que le capitaine chante *I went around all day with the moon sticking in my eye*. La musique se prête bien à la vaisselle. Je commence mais je ne vais pas très loin, un numéro inconnu m'appelle et m'interrompt.

« Allô ? »

– Bonsoir. Ici Jon Petersen, je vous appelle de la part d'Helene Karlsen.

– Helene et les garçons, oui, à Torshov. J'imagine que c'est pour un chantier, alors ? »

Helene et les garçons, c'est une famille de Torshov qui m'a embauché il y a deux ans pour aménager leurs combles. C'était un travail agréable pour une famille sympathique. En plus d'Helene, il y avait son mari et leurs deux fils, d'où Helene et les garçons, comme la série télévisée. Je les appelais comme ça et ils avaient l'air de trouver ça drôle, mais je me rends soudain compte que Jon Petersen n'en sait de toute évidence rien.

« Oui, nous habitons Torshov et nous avons des combles que nous voudrions faire aménager, nous aussi. Alors nous cherchons un entrepreneur susceptible de bien faire le boulot. On voit de tout », sous-entend-il. « Nous voulons de vrais artisans, alors comme Helene et compagnie étaient très contents de vos services, ils vous ont recommandé... »

Jon me parle un peu de ce qu'Helene et sa famille pensent de leurs combles, et il me dit qu'ils veulent faire à peu près pareil avec les leurs. La copropriété dans laquelle ils résident a enfin accepté que les combles soient aménagés pour les rendre habitables. Ce n'est pas toujours évident d'obtenir ce genre de concession dans une coopérative d'habitation,

les modifications peuvent faire peur ou paraître superflues, mais à présent, ils ont enfin pu acheter les combles pour les aménager.

« Je peux vous poser quelques questions rapides sur vos combles ? Est-ce que c'est un espace qui va communiquer avec l'appartement que vous habitez en ce moment ?

– Oui, nous pensions à un escalier depuis le salon. En fait, nous avons supprimé une cloison, alors le salon et la cuisine ne font plus qu'un.

– Ça a été planifié et il y a eu une demande de permis ? Vous avez vu un architecte ? »

La discussion avance, Petersen m'explique que le projet comporte tout ce qui a été défini techniquement nécessaire. Le permis a été demandé et ne devrait pas tarder à être accordé. Je préviens que si je dois m'occuper de ce chantier, c'est moi qui ferai tout le travail de charpenterie. J'ai travaillé avec des sous-traitants pendant des années. C'est une différence importante entre les entrepreneurs : ont-ils leurs propres employés ou délèguent-ils tous les travaux ? C'est la même différence qu'entre un artisan et un grossiste en travaux d'artisanat.

Il apparaît que je suis mis en concurrence avec deux autres ouvriers, et c'est bien. S'il y en avait eu cinq, j'aurais renoncé. Les chances auraient été trop minces.

Pour Petersen, ça aurait impliqué un tri excluant les meilleurs, et je ne suis pas le seul à penser de la sorte, que je sois parmi les meilleurs ou non. Les bons entrepreneurs ont compris cette évaluation des chances et cette façon de se faire une idée du client. Les clients qui se limitent à trois entrepreneurs ont plus de chances de trouver un service de bonne qualité que ceux qui demandent beaucoup de devis, ce qui dissuade les artisans les plus compétents.

Une façon de procéder consiste à consulter dix entreprises. Le client peut contrôler la liste des références, les données financières et plein d'autres choses avant de demander aux

entrepreneurs qu'ils apprécient de passer un peu de temps sur le devis. Si envoyer une liste de recommandations n'est pas très long, établir un devis l'est beaucoup plus.

Si je suis l'une des trois entreprises retenues pour tenter de décrocher ce contrat sur ces bases, je suis satisfait. J'ai des chances raisonnables de l'obtenir.

Les travaux que j'ai réalisés pour Helene et les garçons sont une bonne référence, à présent, et ils ont contribué à ma présence au premier tour.

Au cours de la conversation, il apparaît que Jon travaille pour la NSB, les chemins de fer norvégiens, dans l'administratif, comme il le formule. Kari, son épouse, est employée de la ville d'Oslo, au service culturel. Il ne développe pas beaucoup, il ajoute juste qu'elle n'y connaît pas grand-chose en aménagement de combles. Il le mentionne comme un exemple de leur manque de connaissances quant aux aspects pratiques de ce genre de projet, pour me faire comprendre à quel point ils seront dépendants de celui qui décrochera le contrat.

Ils ont deux fils et la place commence à manquer. Ils s'étaient mis à chercher un autre domicile, mais ils ont saisi la chance de faire aménager les combles quand celle-ci s'est présentée. Ils aiment bien leur immeuble et leur quartier, alors ils optent pour cette solution.

Jusqu'à présent, c'est surtout le syndicat de copropriété et l'architecte qui ont occupé leur temps. C'est par l'architecte qu'ils ont rencontré l'ingénieur et les services municipaux du bâtiment. La partie théorique du projet ressemble à ce dont ils s'occupent au quotidien dans le cadre professionnel, et ils la comprennent donc mieux que ce qui va se passer maintenant, les travaux à proprement parler. Ça fait déjà plus d'un an que Petersen planche sur le côté théorique, et je me rends bien compte qu'il est impatient d'avancer. Ça veut dire qu'il faut que je fasse attention à ne pas trop charger la barque, en lambourdes en l'occurrence.

La paperasse a l'avantage d'être réversible, les papiers n'ont pas beaucoup d'importance tant que rien n'est fait en pratique, mais je n'ai pas le choix, il faut que je les considère comme une espèce de réalité. Je ne peux pas construire quelque chose juste pour voir si ça fonctionne, puis démolir et construire autre chose. Enfin, je pourrais, si le client me payait pour, mais très peu y sont enclins.

Pour moi, la théorie doit être traduite en images de travaux achevés. Je compte les vis, les clous et le métrage des matériaux, je compte les heures. Je réalise un film mental, basé sur le projet de travaux, sur la façon dont je vais procéder. Les clients se concentrent sur le résultat, sur ce qu'ils voient quand l'artisan déclare que c'est terminé, mais d'une certaine façon, ils comprennent mieux le descriptif.

Une fois le travail fini, le descriptif est oublié, il n'est plus important. Les plans sont le lien entre le grenier avant et le grenier après, celui dans lequel on peut loger.

Ce qui m'intéresse en premier lieu, c'est ce qu'il faut faire, tandis que le client, l'architecte et l'ingénieur le considèrent comme un acquis. Ces regards différents créent souvent une distance entre l'architecte et l'ingénieur d'un côté, et moi – l'artisan – de l'autre.

Je crois que presque tous les artisans ressentent la même chose que moi. L'architecte nous manque sur les chantiers, pour un dialogue avec l'artisan qui trouvera les meilleures solutions en vue de construire ce que souhaite le client.

Dans la plupart des cas, l'architecte passe à peine sur le chantier et les ingénieurs ne viennent même pas avant d'effectuer leurs évaluations. J'arrive parfois à les faire sortir de leur bureau par la ruse, c'est en tout cas comme ça que je le vois. Quand ça se produit, les solutions sont souvent meilleures, tant sur le plan économique que pratique, et le résultat final s'en trouve amélioré.

Au cours de mes vingt-cinq années d'exercice, le contact entre la partie théorique et la partie construction s'est dégradé.

La partie construction est devenue plus théorique. En même temps, l'artisan a perdu de son influence professionnelle pratique sur l'ensemble du projet. Avant, c'était une partie naturelle de l'exécution. Mais la réflexion est moins poussée quand les avis ne sont pas entendus.

Je crois que beaucoup d'architectes ou d'ingénieurs aimeraient que cette culture de la coopération soit différente, et c'est une situation qui se renforce d'elle-même. Quand on n'apprend pas à travailler d'une façon particulière, une forme de collaboration, on ne sait pas à côté de quoi on passe. C'est valable pour tous les secteurs de ce milieu ; nous avons une telle habitude de cette manière sectaire de travailler que nous la percevons comme une évidence.

Ces règles du jeu n'ont pas été composées en adoptant le point de vue d'un artisan, en conséquence de quoi celui-ci doit être malin dans sa relation avec tous les autres : clients, architectes et ingénieurs. On peut véritablement parler de deux aspects de la même question.

J'aime bien aménager des combles.

Le climat, les structures porteuses, la sécurité incendie, la finition, les matériaux, le contact avec les clients, tout est présent en permanence. La différence de qualité dans les choix que l'on fait est à la fois immédiate et sur le long terme. C'est un travail dont on peut voir le résultat. On commence avec quelque chose d'ancien, partout chargé d'histoire, et on termine sur quelque chose de nouveau et très différent.

Quand j'effectue ce genre de chantier, j'imagine que je prends le relais, pour l'achever, du travail qu'ont effectué les ouvriers cent trente ans plus tôt. C'est comme si les étapes de la construction étaient très espacées, tout en s'enchaînant en une suite logique. Le grenier avait beaucoup d'importance, à l'époque, mais il n'a plus aucune fonction, tandis que les rangements dans les combles sont plus importants que jamais, pour l'espace de stockage qu'ils offrent, et nous avons beaucoup de choses à stocker, de nos jours. Je trouve des traces d'une activité vieille de cent trente ans dans un grenier comme celui-là, et quand je travaille, je le fais en contact étroit avec cette histoire. Dégâts causés par l'humidité, cordes à linge, vieux câbles électriques, gaines de ventilation et amiante.

L'immeuble dans lequel habite Petersen, dans Hegermanns gate, a été construit vers 1890. Les installations électriques sont devenues courantes dans les immeubles citadins au début du xx^e siècle. Je retrouve parfois des vestiges de la première installation électrique, déconnectée mais pas retirée ; des câbles noirs tendus entre des boutons en porcelaine. L'amiante autour des gaines de ventilation doit dater de 1930.

Les journaux qui apparaissent près des murs et dans les combles racontent à leur façon qui habitait là. On choisissait

davantage son journal en fonction de l'actualité politique en 1930. *Aftenposten* et *Handels og Sjøfartstidende*. Ce box n'appartenait sans doute pas à un sympathisant travailliste. *Nationen* a peut-être été apporté par quelqu'un qui venait d'une commune rurale. *Arbeiderbladet* est le journal qu'on trouve le plus souvent dans l'est de la capitale.

J'ai gardé un numéro du journal *Fritt Folk*, l'organe de presse du parti radical norvégien Nasjonal Samling daté de 1945, qui décrit une victoire allemande face à une attaque des alliés. Je l'ai trouvé dans un grenier de Vogts gate, et je me suis demandé pourquoi les habitants l'avaient conservé. Pour la même raison que moi, donc parce que c'est un document historique bien singulier, ou à cause d'affinités politiques ?

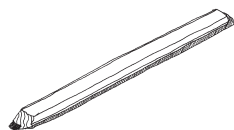
Les charpentes de ces greniers sont impressionnantes, belles et précises. Toutes les pièces ont une fonction bien nette, il n'y a aucune fioriture, que de la physique logique, et quelques beaux détails artisanaux sans chichis. La technique faisant appel à de gros colombages est typique du travail de charpentier dans ces immeubles. Des caractères et des chiffres romains gravés dans la construction, comme la numérotation des pièces d'un jeu de construction. C'est une forme précoce de préfabrication qui montre que les bâtisseurs n'ont pas perdu leur temps, et comme toujours, c'est une part importante d'un bon travail d'artisan.

Ils ont fait des plans de la construction, fabriqué les pièces à un endroit où ils pouvaient travailler efficacement, et les ont assemblées rapidement sur le chantier. Autant que possible, ils ont supprimé les aléas du travail. C'est une construction simple, mais une façon de faire exigeante sur le plan de l'artisanat que peu de gens maîtrisent encore. Moi, je construis comme on le fait aujourd'hui, avec mes connaissances et pour les besoins de notre époque.

Journal d'un artisan

Ole Thorstensen

Traduit du norvégien par Alex Fouillet



Journal d'un artisan, c'est l'histoire d'un grenier qui devient un loft. Au cœur de la vie d'une famille, le maître artisan transforme un projet en réalité.

Le quotidien de l'artisan, titulaire d'un CAP de charpentier, chef d'une entreprise d'une seule personne, coordonnant d'autres corps de métier, c'est le travail physique, les échardes dans les doigts, les chantiers qui passent sous le nez.

Parfois considéré avec moins de prestige que l'ingénieur ou l'architecte qui conçoivent les plans, l'artisan est bien celui qui les comprend, les interprète, les exécute, pour leur donner une réalité. Avec savoir-faire.

Aimer faire les choses bien, et le faire de ses mains.

Ole Thorstensen est né en Norvège en 1965.

Journal d'un artisan est son premier livre. Il a été traduit en plus de quinze langues.

« L'auteur a travaillé près de trente ans comme charpentier, ses mains sont son CV, et son récit est une ode à tout ce qu'elles ont réalisé. » *The Economist*

III-18 • 21 €



9 782847 208092